

au général de Gaulle, selon  
 ement militaire, une forme  
 lève pour m'accueillir :

"Paris Presse" 28 avril 47

# VOTRE NOM ?

# Cap. DEWAVRIN

## MES SOUVENIRS

par le  
 Cel PASSY

**A**VANT d'entrer dans l'ac-  
 tion des souvenirs du  
 colonel Passy, dont  
 « Paris-press » commence au-  
 jourd'hui la publication, il  
 convient, par un bref regard en  
 arrière, d'expliquer dans quelles  
 conditions celui qui devait deve-  
 nir le chef du 2<sup>e</sup> Bureau du  
 général de Gaulle gagna Londres  
 à l'heure de la défaite.

A la mobilisation, Passy est  
 le capitaine de génie André  
 Dewavrin, âgé de 28 ans. Il est  
 affecté au Grand quartier gé-  
 néral et il occupe, selon les ins-  
 tructions supérieures, le plus  
 clair de son temps à « l'entraî-  
 nement des hommes au tir  
 virtuel, avec mitrailleuses vir-  
 tuelles, contre avions virtuels  
 volant bas ». Il surveille aussi  
 l'installation de sonnettes, de  
 lampes, de radiateurs électriques  
 dans les bureaux et le camou-  
 flage, à l'aide d'une peinture  
 spéciale, des poteaux télégra-  
 phiques !

En avril 1940, il fait partie de  
 l'expédition de Narvik, revient  
 à Brest le 17 juin, d'où il se ré-  
 embarque le lendemain sur le  
 « Meknès » pour l'Angleterre.

C'est le camp de Trentham  
 Park, près de Liverpool, où ont  
 été groupés les débris de l'armée  
 française, quelque dix mille  
 hommes.

Les nouvelles sont confuses.  
 On ne sait encore si la lutte se  
 poursuivra en Afrique du Nord.  
 Les Anglais acceptent de rapa-  
 trier les troupes sur Casablanca,  
 et un convoi est formé à Barry  
 Docks, qui emmènera, le 30 juin,  
 la presque totalité des effectifs.

Seuls restent en Angleterre  
 des éléments disparates apparte-  
 nant à toutes les armes : de  
 nombreux marins et un bataillon  
 de la 13<sup>e</sup> brigade de la Légion  
 étrangère.

On a parlé d'un certain général  
 de Gaulle qui avait lancé de  
 Londres un appel radiodiffusé  
 pour la continuation de la lutte.

Le capitaine Dewavrin décide  
 d'aller le voir.

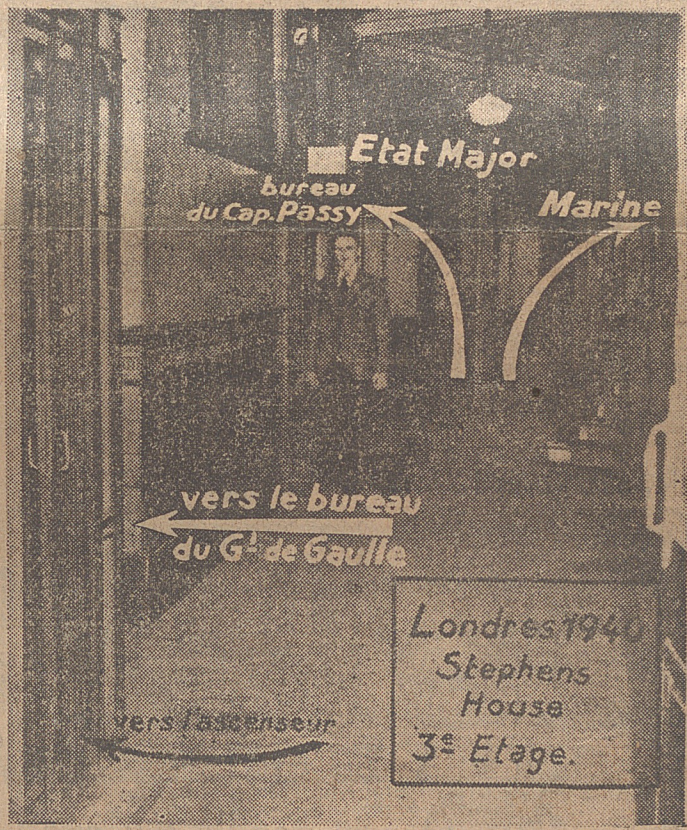
Et voici le récit de sa ren-  
 contre avec la France Libre,  
 c'est la naissance de Passy.

# Passy allait naître

**D**ANS la matinée du 1er juil-  
 let 1940, j'allai me pré-  
 senter au Quartier général  
 de la France Libre. Il était à cette époque installé au troi-  
 sième étage d'un immeuble commercial du nom de *Saint  
 Stephen's House*. La façade de pierre grise donnait sur l'« Embank-  
 ment », chaussée qui borde la Tamise. Des fenêtres, on voyait toutes  
 proches les structures gothiques 1900 du Parlement, surmontées de la  
 « Big Ben » qui, en ce temps, martelait encore, s'il m'en souvient bien,  
 les longues heures lourdes d'anxiété.

En face de nous, le « Westminster Bridge » laissait glisser, comme  
 sur un tapis roulant, le flot inin-  
 terrrompu et presque insonore des  
 autobus rouges à impériale, des  
 taxis noirs et désuets, des auto-  
 cars et des camions transportant  
 vers la côte des hommes et du  
 matériel, véritable serpent bigar-  
 ré, toujours semblable à lui-même  
 dans son perpétuel changement.

L'immeuble me sembla triste et sa-  
 le. L'ascenseur, manœuvré par un  
 homme à la livrée douteuse, engouffra  
 sa tournée de gens affairés auxquels  
 je me joignis. La vue de mon uni-  
 forme suffit au garçon qui, par un  
 geste large accompagné d'un grogne-  
 ment indistinct, m'indiqua que j'avais  
 atteint l'étage où, manifestement, j'h-  
 lais. Un gros lieutenant d'une cin-  
 quantaine d'années m'accueillit sur  
 le palier et m'apprit qu'il s'appelait



Prochain article :

**Le général de Gaulle  
 décide de s'installer  
 à Dakar**

M. de Saily et qu'il était comman-  
 dant du Q.G. Ses fonctions sem-  
 blaient se limiter à renseigner les  
 visiteurs et à les conduire éventuelle-  
 ment jusqu'au bureau de l'aide de  
 camp du général de Gaulle.

Un lieutenant de cavalerie, au corps  
 long et mince, surplombé d'une pe-  
 tite tête au nez en bec d'aigle, s'y  
 débattaît péniblement avec une nuée  
 de téléphones qui sonnaient sans in-  
 terruption. Sautant d'un appareil à  
 l'autre, écrivant tout ensemble des  
 hiéroglyphes sur un bloc-notes, il me  
 donna l'impression d'une Danaïde es-  
 sayant sans succès d'achever un in-  
 terminable travail. Profitant du sur-  
 prenant hasard qui avait fait taire  
 pendant quelques secondes ses infer-